

N° 11 Mars 1831

N° 11 Mars 1831

N° 11 Mars 1831

N° 11 Mars 1831

N° 11 Mars 1831

N° 11 Mars 1831

N° 11 Mars 1831

Pendant mon séjour chez M. Lion, fillosi-nopor à Kabàda, ce négociant fut obligé de faire une apparition au marché qui se tient chaque semaine, à la petite ville de Jenidgé, située, comme Cavala, sur la grande route de Constantinople;

M. E. M. Cousinry:
Voyage dans la
Macédoine
Paris 1831
t. II p. 75, 77-83

Je profitai de cette occasion pour voir de près les montagnards dont j'ai déjà fait mention, plusieurs fois et qui fréquentent le marché de Jenidgé, le seul qui soit à leur portée.

Nous n'étions qu'à une lieue de Jenidgé, qui a donné son nom à l'ancien Messus. On nomme aujourd'hui ce fleuve Jenidgé-Cata-sou.

C'est dans cette ville petite qu'on vend le meilleur tabac de la Turquie. La récolte en est considérable, et c'est Constantinople qui en fait la plus grande consommation.

Jenidgé est situé près d'un port auquel nos marins donnent le nom de Bayo, et où l'on enbarque les tabacs pour la Capitale. Le douanier réside dans la ville.

Dès notre arrivée, mon compagnon de voyage me plaça au milieu du marché, dans la boutique d'un de ses correspondants Juifs de Bumergine, l'ancien Abdère, qui chaque semaine venait y vendre des merceries, et il alla lui-même s'occuper de ses affaires.

J'en vis bientôt entouré de ces montagnards, à demi-sauvages, curieux d'examiner un franc.

J'en avais jamais rencontré dans aucune des provinces ottomanes des hommes généralement si grands, si forts, d'un regard si farouche, d'une contenance si fière et d'un équipement guerrier plus menaçant. Un long fusil, une paire de pistolets, un grand couteau auquel les Turcs donnent le nom de Iatagan, et dont ils emploient plutôt le tranchant que la pointe, une giberne remplie de cartouches et de balles, et enfin une grande poire à poudre qui en contient près de deux livres, composent le costume de ces hommes indépendants; aucun d'entre eux n'oserait paraître désarmé dans la plaine.

En voyant de pareils hommes, on a de la peine à concevoir qu'il y ait sûreté sur la grande route, et généralement, me disait le marchand Juif, on l'attribue leur modération qu'à l'influence de quelques grands propriétaires de leur caste qui ont des ménagements à garder avec la Porte, et qui les contiennent dans le devoir. Mais à la moindre révolution, ajoutait-il, le danger des voyageurs

est imminent; il m'assura que, même dans les temps de tranquillité, il était obligé de faire, chaque jour de marché, de petits présents à certains chefs qu'il importait d'avoir pour amis.

Je lui demandai s'il ne s'était jamais transporté dans les montagnes où habitent ces barbares: à quoi il répondit que personne n'osait y pénétrer, excepté les malheureux Tchinganis, Bohémiens, qui leur sont utiles pour la fabrication et le raccommodage de toutes sortes d'instruments de fer;

Que le gouvernement Turc n'avait que très-peu d'influence sur l'administration intérieure du pays;

Que les chefs n'en ont eux-mêmes que ce qu'il faut pour conserver quelque autorité; que cependant les vieillards maintenaient une espèce de fédération entre les villages de la contrée.

Il était de plus persuadé, conformément aux traditions du pays, que toutes ces peuplades sont composées d'anciens Thraces Grecs qui, lors de la conquête, ont pris le parti de se faire Turcs, pour être plus tranquilles. Une des preuves qu'il me donnait de ce fait, est que dans l'intérieur des montagnes on trouve encore des villages où les habitants n'ont pas perdu l'usage de faire du vin pour leur propre consommation.

Quant à leur religion, ils ont des usages; mais ceux-ci sont presque tous changés, au lieu même de race asiatique, et aussi ignorants que leurs professeurs. A la vue des grands coutelas que portent ces hommes agrestes, on ne peut manquer de se ressouvenir de ce que dit Thucydide, qu'on voyait, dans l'armée de Scybalces, des montagnards libres du Rhodope, armés seulement de coutelas. Il paraît, d'après cela, certain que ce peuple, constant dans ses habitudes, n'a fait que conserver l'usage de ses ancêtres.

Il n'est nullement prouvé que ces barbares aient jamais été soumis aux Empereurs Grecs ni aux rois de Bulgarie: on sait, au contraire, qu'ils étaient les auxiliaires de ces derniers, comme ils l'avaient été des Rois de Thrace.

Le penchant de ces peuples à molester et à piller leurs voisins a existé dans tous les temps.

Les Romains eux-mêmes ne purent parvenir à les dompter entièrement.

M. Michant: Histoire des Croisades t. 3 p. 314, en parlant du partage des provinces qui affaiblit tout d'un coup les forces de Baudouin, "que les hordes du Mont Hémus, victorieuses ou vaincues, poursuivraient toujours leurs brigandages."

Le trait le plus saillant du caractère actuel de ce peuple, celui qui le rapproche le plus de la haute antiquité, se retrouve dans ce que je vais raconter.

(Anodouda)

Chaque année invariablement, divers chefs rassemblent, au printemps, la jeunesse guerrière qui leur est dévouée. Le nombre de personnes qui composent chacune de ces bandes n'est pas déterminé; mais on sait qu'elles ne dépassent pas 50 à 60 hommes. Elles se mettent en marche de plusieurs côtés; chaque homme porte ses armes ordinaires, qu'il ne dépose ni le jour ni la nuit et ne prend qu'un seul capot pour se garantir du froid. Toujours prêts à se battre, toujours disposés à faire ces corps volent dans l'intérieur des forêts et sur les coteaux du Mont Hémus, jusqu'à des grandes distances; ils s'avancent même jusqu'au Mont Rhodope.

L'idée du vol et du brigandage n'est toutefois que secondaire dans ces courses; c'est le plaisir qui en est le principal motif.

Ce sont les lieux les plus favorisés par la nature qui doivent être l'objet d'une longue orgie contre laquelle l'autorité ne peut rien.

Le campement ordinaire de ces troupes errantes est auprès des villages et des métadites. Ils n'y molestent personne, mais ils exigent des provisions, et surtout du vin, qu'ils vont souvent consommer dans l'intérieur des forêts. Les berges sont mis aussi à contribution pour les moutons et des agneaux.

De jeunes Bohémiennes, aussi sauvages que les hommes qui les conduisent, sont enrôlées de force ou engagées volontairement, et deviennent les compagnes de ces guerriers.

Chaque bande a de plus son *Ophélie* dont le lyre fait résonner les bois, et anime une danse.

Les jeunes Bohémiennes sont les courtisanes du pays; la plupart savent jouer de quelque instrument populaire, et exécutent des danses, avec les gestes les plus lubriques. Les vieilles sont les entremetteuses des jeunes; elles se mêlent de magie, prédisent l'avenir, et donnent aux pauvres gens des médecines de cheval.

Parmi ces danseuses, la principale ou vraisemblablement la plus folle est exclusivement le lot du chef de chaque réunion; les autres sont dévouées à la troupe; après avoir amusé par leurs danses, elles ont la liberté de s'égarer dans les bois, où les hommes vont séparément les rejoindre. Après deux mois de courses, la réunion se dissout; chaque homme va retrouver son foyer, chaque Bohémienne rente dans la tente de sa famille ou s'identifie avec une autre, sans que personne soit inquiet à raison de ce long vagabondage.

J'ai avais déjà obtenu des détails semblables par des personnes du pays, et j'avais eu moi-même occasion, pendant mon séjour à Carala, de considérer de près plusieurs individus de cette race antique.

Mais ce fut seulement à Jénidgé que je pus en voir un rassemblement considérable. Mon compagnon de voyage avait assisté à un de leurs repas, par la faveur spéciale d'un chef avec qui il avait contracté amitié, on lui faisant quelques politesses chez lui. Ce chef et sa troupe étaient campés, à deux lieues de Cavala, sur les hauteurs du Symbote; c'est là qu'il voulut fêter son ami. Il lui dépêcha un de ces gens, qui le pria de se rendre le lendemain, à un lieu inconnu, pour y participer au plaisir des danses, et y partager un repas champêtre. Arrivé sur les lieux, le négociant présenta au chef divers provisions, et surtout des liqueurs qui furent bien reçues, et qui ne contribuèrent pas faiblement à la gaieté de la journée. Les cérémonies de la pipe et du café terminées, la première danseuse parut; elle exécuta avec agilité les pantomimes lubriques auxquelles ces sortes de femmes sont exercées dès leur enfance. De temps en temps, la danseuse venait en cadence tomber aux pieds du négociant et lui présenter sa joue. Il prenait alors une liberté qu'il payait aussitôt par une pièce d'or, à la vérité fort légère, appliquée sur l'endroit même où s'étaient posés ses lèvres. Deux autres danseuses exécutèrent ensuite, en face d'une de l'autre, une danse tout aussi peu décente, où elles étaient dispensées de présenter la joue, mais elles n'en furent pas moins récompensées. Tandis que ces danses s'exécutaient, on ne cessait de fumer et de boire de la liqueur. A quelques pas de là, un agneau, enroché à une branche d'arbre, tombait sur deux piquets de bois, pour être servit tout entier avec quelques plats champêtres. Quatre des principaux de la troupe furent admis au banquet; tout le monde se assit en rond, les jambes croisées; le repas fut gai, avec un aspect guerrier, et sans manquer de décence. Les danseuses n'y furent point admises. Après le dîner, on s'exerça long-temps au tir; on recommença la danse, et la distribution des pièces d'or ne fut pas oubliée. On se sépara de bonne heure, le chef très satisfait de son hôte, et celui-ci fort content d'être à la fin d'une corvée assez bizarre. Bien qu'elle fût curieuse.

Dans toute la Thrace et toute la Macédoine, on connaît le penchant de ce peuple pour la vagabondage, inconnu dans le reste de la Turquie. Et pour caractériser cet montagnards, on leur a donné le nom de Guvendégis (güvendé = danseuse). Ces montagnards, anciens habitants du pays, devenus Turcs par circonstance, sont devenus indépendants dans leur montagner d'un difficile accès. Ceux de l'Hémus occupent les hauteurs autrefois consacrées au culte de Bacchus. Ils célèbrent, comme on voit, des orgies encore semblables aux anciennes, bien que dégénérées, et il nous représentent si bien les Sabes d'Herodote, qu'il est impossible de ne pas reconnaître l'identité de ceux deux peuples, que le temps et la religion seulement ont séparés.